

Les « liaisons dangereuses » de Nancy Huston : exil et identité, le moi et l'autre

Claudine Potvin

Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005158ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005158ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (2001). Les « liaisons dangereuses » de Nancy Huston : exil et identité, le moi et l'autre. *Francophonies d'Amérique*, (11), 41–48.
<https://doi.org/10.7202/1005158ar>

LES «LIAISONS DANGEREUSES» DE NANCY HUSTON: EXIL ET IDENTITÉ, LE MOI ET L'AUTRE¹

Claudine Potvin
Université de l'Alberta

Reprenant les mots de Henry James, Nancy Huston écrit dans *Nord perdu* que «chaque exilé a la conviction, profondément ancrée dans son subconscient tout en étant régulièrement dénoncée comme une aberration par sa conscience, qu'il existe une partie de lui-même, ou pour mieux dire un *autre lui-même*, qui continue de vivre *là-bas*» (p. 109). À partir des positions de l'auteure sur le sujet, cette étude se présente comme un dialogue entre Nancy Huston et moi-même et se propose d'examiner en quoi l'exil contribue à la dé/construction des identités culturelles. Il va de soi que l'exil place l'étranger face à toute une problématique de l'entre-deux (deux langues, deux cultures) et renvoie celui-ci à l'enfance. Huston parle de formes de mutilation et de faux-semblants ou de mascarade. Quelle est alors la mesure du partage et de l'échange dans cette rencontre avec cette culture qui ne nous reconnaît qu'en position d'altérité? Série de passages, de confluences, ou encore de «liaisons dangereuses» en ce qu'elles menacent l'«authenticité», comme si elle existait, en ce qu'elles occasionnent autant de pertes que de gains.

Dans le cadre d'une réflexion sur la notion de confluence (entre le Québec, la France, l'Alberta et l'Amérique) et sur la problématique du nomadisme, il s'agit, dans un premier temps, de confronter brièvement ce que Huston appelle dans ses essais *Nord Sud* et *Désirs et réalités* la «détresse de l'étranger» à sa fiction du déplacement et de la déterritorialisation que représente son *Cantique des plaines*. L'identité du corps nomade est un inventaire de traces, remarque Rosi Braidotti dans *Nomadic Subjects* (p. 14). Ce corps, essentiellement déloyal ou traître face à la civilisation, traverse sans cesse les frontières du connu, redessinant constamment les cartes qui le définissent. S'il possède un sens aigu du territoire et de la cartographie, le corps nomade ne se pense pas en fonction du pouvoir, car il refuse de se fixer ou de se présenter comme fixe. Dans ce cas, le corps migrant s'explore en même temps qu'il fait le tour de son nouveau monde et, en ce sens, il va bien au-delà de ses limites. Or l'étranger tend bien souvent à rejoindre le familier. C'est pourquoi, en deuxième lieu, il m'apparaît utile de reprendre ce discours sur un mode plus personnel et dialogique. Québécoise d'origine, voilà quatorze ans que j'habite en Alberta, donc en dehors de ma langue et de la pensée ou de l'existence du Québec. J'aimerais ici interroger, à la lumière de mon expérience, cet «ailleurs», ce contexte de contrainte et de liberté, ce retour de l'inné et, surtout,

ce concept de l'identité comme leurre auxquels se réfère Nancy Huston. Si « Se désorienter, c'est perdre l'est » comme l'écrit Huston dans *Nord perdu* (p. 12), on est en droit de se demander si nous n'avons pas de fait perdu le nord au cours de nos voyages et si l'est même ne serait pas en train de bouger.

Dans « Les Prairies à Paris », petit essai que l'auteure qualifie de « Genèse de *Plainsong* », Nancy Huston résume son appartenance en termes presque honteux : « Je viens d'un endroit où la souffrance n'est que très modérée, où la détresse et la colère sont plutôt bénignes, un endroit caractérisé par l'harmonie et l'ordre relatifs : en un mot, un endroit sans histoires et sans Histoire. Cet endroit, c'est l'Ouest du Canada » (*Désirs et réalités*, p. 199). D'où sans doute la nécessité de remonter le fleuve, de transformer cet endroit en matière brute d'écriture, de recréer dans *Cantique des plaines* à travers le personnage de Paddon l'histoire de sa province, l'histoire d'une dépossession individuelle et collective.

Dans *Cantique des plaines*, la question identitaire se présente précisément au moyen d'une relecture historique et culturelle du centre (église, école, blanc, homme, Canada, même) et de la marge (immigrant, autochtone, femme, enfant, Alberta, différent) que la métaphore de la plaine résume au niveau discursif dans les dichotomies spatiale et temporelle : vide/plein, dehors/dedans, avant/après, binarismes essentiellement réducteurs. En donnant naissance au projet d'écriture de son grand-père, la narratrice effectue une reconnaissance des lieux, du passé et d'un héritage, triple processus de découverte, d'exploration et de remémoration. Parallèlement, cette dernière déplace en partie le cadre, la frontière et la position faussement centrale de la plaine logée au cœur d'un pays dont les habitants sont toujours en mal de territoire.

Vivre ailleurs est une condition de survie pour les personnages du *Cantique*. Issue d'un clan d'immigrants, de pionniers, d'explorateurs et de colonisateurs, la narratrice elle-même loge ailleurs, en dehors du texte. Elle écrit de Montréal, marquant à son tour la coupure entre l'objet du discours et le sujet de l'énonciation. C'est cette distance que retrace la représentation d'une plaine « lisse et vide », muette en plus, écho du « néant parfait », absolu, dans *Cantique des plaines*, « longue ligne de notes plaintives », « lamentation immobile », « plain-chant, dans toute sa splendeur monocorde » (p. 186). J'ai soutenu ailleurs que la distance physique et idéologique de la narratrice et le vide contre lequel s'acharne Paddon ne permettent guère de remplir un espace creux dès le départ, dénué de toute connotation aux yeux de sa créatrice (Potvin, 1997). La mise en place de la révision historique ne débouche pas sur une véritable relecture géographique et culturelle. *Cantique des plaines* repense la grande Histoire sans déplacer l'ordre du quotidien. N'y aurait-il que de l'insignifiance dans la vie de ces êtres, puisque ces gens-là, comme le prétend Huston, n'ont pas d'envergure, pas d'histoires valables à raconter, malgré les drames qui les habitent, malgré les ravages du temps, malgré les blessures intérieures ? Le paysage infini de la plaine se rétrécit de plus en plus, enserrant le personnage et le lecteur dans un cadre qui convient mal à la scène

représentée, pendant que la narratrice fait semblant de sauter par-dessus les clôtures.

Dans un article paru dans *La question identitaire au Canada francophone*, Amaryll Chanady soutient que la notion traditionnelle d'identité repose sur le double critère d'homogénéité, d'assimilation au Même ou d'exclusion de tout élément secondaire (p. 167). Régine Robin ajoute à son tour qu'une identité « n'est supportable que lorsqu'elle constitue un espace souple » (p. 217), alors que, dans le même ouvrage, Walter Moser présente la substance identitaire comme un acte de violence (appropriation de l'autre), un geste d'effacement de l'hétérogène. L'identité ne constituant jamais une donnée, Moser propose que la construction des identités s'élabore à partir d'un principe de bricolage (p. 258-259).

Paula, la narratrice dans *Cantique des plaines*, parle justement de son livre comme d'un *patchwork* (p. 243). Morceau par morceau, elle cherche à tisser une nouvelle identité qui tienne compte du désir d'appartenance, mais surtout d'exil de l'étranger, opérant de la sorte une espèce de neutralisation, de hors-lieu permanent. « Nous sommes tous des pseudonymes, des usurpateurs d'identité, mais les exilés le savent mieux que les autres », déclarait Huston dans une entrevue accordée au *Devoir* (Rioux, p. B1). Elle ajoutait également : « Nous sommes tous des anomalies territoriales au Canada. Nous sommes tous venus d'ailleurs. Je suis sûre qu'il n'y a pas d'identité albertaine » (Rioux, p. B1). La pseudo-quête d'identité se transforme donc en constat de « défaite » jusqu'à un certain point ; en aucun cas, elle ne vient confirmer un éclatement heureux du sujet et une multiplicité ou une fréquentation favorable de l'autre identité, puisque le mot, l'histoire, ne semblent révéler que du vide. Rien à représenter, rien à dire, d'un « je » autoritaire qui s'est déjà éloigné de son moi, sinon du déjà dit, sinon une forme d'ailleurs.

Nancy Huston a senti le besoin de reprendre ces questions sous forme autobiographique dans *Nord perdu* : retour sur le vécu et le personnel lié aux déplacements (du Canada aux États-Unis à la France) et à l'installation en France (pays, amours, enfants, écriture) que l'écrivaine interroge. Les deux visages de l'exil circulent dans le souvenir de celle qui entreprendra épisodiquement des voyages imaginaires et réels dans le passé : d'un côté, la richesse identitaire ; de l'autre, la rupture ou la désorientation. « L'exil, c'est ça, écrit-elle dans *Nord perdu*. Mutilation. Censure. Culpabilité » (p. 22). Avec le temps, on ne partage plus les mêmes valeurs, on ne parle plus la même langue (littéralement), on ne mange plus la même nourriture, on ne vit plus dans le même décor, la réalité ne passe plus par des désirs identiques. Parallèlement, remarque l'écrivaine un peu plus loin, « choisir à l'âge adulte, de son propre chef, de façon individuelle pour ne pas dire capricieuse, de quitter son pays et de conduire le reste de son existence dans une culture et une langue jusque-là étrangères, c'est accepter de s'installer à tout jamais dans *l'imitation, le faire-semblant, le théâtre* » (p. 30). C'est assumer ses accents, ses masques et ses manques, c'est ne jamais véritablement appartenir malgré le fait que l'on

s'adapte; au contraire, c'est « se choisir libre et autonome » (p. 68), loin de la famille, loin des convictions, loin d'un là-bas qui ne nous représente plus.

Dans cet essai, Nancy Huston raconte son excursion en territoire américain, mais avant son départ, avant sa narration, le lecteur sait d'avance qu'elle n'y trouvera pas son compte. Les anciens amis sont toujours mièvres, les parents quelque peu insipides. Seuls les lieux autorisent une certaine simultanéité, un transfert, un échange qui, dans son cas, justifie toujours l'absence. « Je sais bien que je vis à Paris depuis tout ce temps, mais il est quand même impossible que je ne marche pas, en même temps, dans la transparence fraîche et ensoleillée d'une matinée d'octobre à New York » (*Nord perdu*, p. 109-110).

« Albertaine défroquée », « anglophone récalcitrante », « anomalie territoriale », selon les termes de l'écrivaine, Nancy Huston a choisi d'être tout cela (*Désirs et réalités*, p. 232). Ce désir d'une « rassurante étrangeté », pour reprendre le titre de son bref essai sur l'exil inclus dans *Désirs et réalités*, Huston le réaffirme constamment. Étrangère, la romancière s'obstine à le demeurer, afin de maintenir, avoue-t-elle dans son recueil, « cette distance entre moi et le monde qui m'entoure, pour que rien de celui-ci n'aille complètement de soi : ni sa langue, ni ses valeurs, ni son histoire » (p. 180). Si elle définit sa démarche en exil comme une quête d'« intensité » plus que d'« identité » (*Désirs et réalités*, p. 178), c'est peut-être bien qu'elle a perdu le nord et que l'épaisseur du temps rejoint celle des lieux où elle a choisi de vivre.

Perdre le nord, être déboussolé, désorienté, confus : perte de l'essence, perte de son chemin, de l'origine, des repères, des traces, de la carte, donc perte du sens (direction et pensée) et de la raison. Fragmentation. Perdre le nord, installer l'oubli. À moins que perdre le nord ne permette de constater, comme le remarque l'auteure, que « toutes ces années après mon départ de l'Alberta, il y a un moi qui continue de vivre là-bas » (*Nord perdu*, p. 112), une femme qui chante à tue-tête des chansons qu'un autre moi a perdues, un moi qui garantit que l'on dispose de plus d'une vie puisque tous les univers fréquentés continuent de nous habiter, puisque « Tous, nous vivons les différentes époques de notre vie dans la superposition » et que « Nous savons être, tour à tour, mille personnes différentes, et nous appelons tout cela "moi" » (*Nord perdu*, p. 104 et 106).

De prime abord, le discours de Nancy Huston nie la confluence comme si l'exil, une fois choisi, ne pouvait rejoindre l'enfance. Au moment où Huston se demande, avec une certaine arrogance, s'il est possible de « fièrement revendiquer [...] une plaine ? Une montagne Rocheuse ? » (*Désirs et réalités*, p. 215), la tentation est grande de retourner la gifle et de vérifier si la tour Eiffel constitue « cette incertitude qui garantit la permanence de mon (son) exil » (*Désirs et réalités*, p. 181). Et, pour en venir à la teinte de mon exil, essentiellement louche et obscur, il me faut avouer que c'est avant tout l'absence d'ambivalence dans la réflexion de Nancy Huston qui m'a d'abord interpellée. Il va de soi, et les propos antérieurs le montrent, que la position absolue d'où l'auteure parle reste illusoire et tend à se résorber à partir de la mise en

place d'une identité, fût-elle construite sur le rejet d'un moi devenu autre. Toutefois, l'attitude de mépris face au corps et à la langue d'origine n'en étonne pas moins cette autre qui a choisi, elle, de s'y installer, remettant en cause, à sa manière, l'intelligence et la valeur de ce choix.

Quant à moi, je suis venue en Alberta en 1986. Nombre de raisons m'y ont amenée : une famille douloureuse, une autre plus chaleureuse, des amours, un travail, une fille, l'envie de recommencer, la route. Mais tout cela n'a aucune importance. Selon Huston, « l'unique signe de civilisation, c'est la route elle-même » (*Désirs et réalités*, p. 223). S'agit-il pour la romancière du fait que la route nous permet de circuler tout simplement, d'en sortir, de s'éloigner, de bouger ? Ou s'agit-il du fait que la route brise l'arrêt, empêche la fixation, installe toujours au centre du territoire et du texte une coupure, une séparation, une fuite, un exil ? Ou est-ce plutôt parce que, dans les prairies, la route se confond avec l'horizon, « courbe infinie » comme l'écrit l'auteure au début de *Cantique des plaines*, « long ruban gris suggérant qu'il serait peut-être possible d'aller quelque part » (p. 9). Pour moi, la route fut aussi tout cela. L'arrivée en lieu étranger ou en dystopie passait par cette route asphyxiante, immobile, droite comme le monde que j'allais rencontrer, inutile, bordée d'un or dont je n'avais que faire, prometteuse d'un vide plein d'angoisse et de mélancolie. Bien sûr, mon cas était différent. Je n'allais pas retrouver la Culture à chaque coin de rue ; Dieu sait que le français me parviendrait écorché et que la langue adoptive, ou la langue d'arrivée, n'avait rien de l'épanchement amoureux. Il suffisait que je dise « yes » pour qu'on m'identifie à René Lévesque. C'est dire à quel point cette route inscrivait la distance entre là-bas et ici.

Vivre en Alberta quand on est Québécoise, c'est sans aucun doute vivre en exil, être immigrante dans son « propre pays », comme les autres le nomment. Dans ce cas, le discours migrant ne passe pas par les bureaux de l'immigration, certes, pas plus qu'il ne suppose une condition d'immigrée ou de réfugiée. Parallèlement, le pays demeure accessible : on n'a qu'à prendre l'avion, on ne doit pas renouveler le passeport, on a la même monnaie, on écoute la radio et la télévision en français, on téléphone à ses amis, on rêve, et il est possible d'y retourner. Il s'agit de vouloir. Mais toute personne qui a quitté son pays sait que cette question de volonté demeure bien arbitraire. On « décide » et on « a dû » sont deux affluents qui se déversent dans la même rivière.

Finalement, pas plus que Huston ne voulait retrouver ses racines, je ne souhaitais m'intégrer, m'adapter, m'assimiler à un Far-Ouest auquel je ne ressemblais guère quoique sur un mode oppositionnel par rapport à l'écrivaine. Par conséquent, une forte impression de ne pas être comprise, longuement entretenue, voulue, caressée ; une certitude que rien dans le royaume edmontonien ne pouvait m'apporter quoi que ce soit ; un retranchement furieux derrière les volets ; un refus systématique du soi-disant « fait francophone », bref une suite de contradictions permanentes deviennent les marques d'un quotidien stérile. À la limite, cette façon de se penser ailleurs a l'avantage d'exclure la

possibilité de se soustraire à un discours identitaire monologique, ce qui, évidemment, ne m'a pas empêchée de me penser d'abord et avant tout Québécoise, femme, forte, fragile, française, indépendantiste, professeure, privilégiée donc, latino-américaine aussi, amoureuse, féministe et bien d'autres choses encore... Autant de références qui me consacrent dilettante de l'exil.

Cependant, on peut toujours récupérer ou recycler le pays d'origine sous forme de nomadisme ou de ce que Rosi Braidotti nomme « *a vision of female feminist subjectivity in a nomadic mode* » (p. 1). Il ne s'agit pas nécessairement d'un acte littéral de déplacement, mais d'un état nomadique, car, comme le précise Braidotti, « *it is as if some experiences were reminiscent or evocative of others; this ability to flow from one set of experiences to another is a quality of interconnectedness that I value highly. Drawing a flow of connections need not be an act of appropriation. On the contrary; it marks transitions between communicating states of experiences* » (p. 5). La politique de l'identité ne s'inscrit pas dans une forme de nomadisme pensé comme reproduction ou imitation, mais plutôt sous forme de proximité créative, une interaction entre des expériences et des savoirs. En ce sens, le nomadisme intègre l'exil vu comme progression déconstructrice de l'identité.

Alors, le « je suis québécoise » s'entend dans l'échange linguistique et sémiotique de la nomadicité. Le migrant et l'exilé rejoignent le polyglotte, une personne capable de transiter entre les langues, ni ici ni là, sceptique face à l'identité et à la langue maternelles. Il n'y a donc plus d'identité mère, de mère patrie, qui se superpose aux autres. De façon évidente, Huston déconstruit sa propre identité originelle canadienne qu'elle tend à supplanter par la française: « Souvent, je trouve difficile — déroutant, déstructurant — de ne coïncider vraiment avec aucune identité; et en même temps je me dis que c'est cette coexistence inconfortable, en moi, de deux langues et de deux façons d'être qui me rend le plus profondément *canadienne* » (*Désirs et réalités*, p. 230).

L'identité est entièrement liée au langage et la fluctuation entre deux langues ne fait qu'accentuer l'ambiguïté identitaire chez le nomade qui survit en fonction de cette ambivalence. C'est dans le frottement des langues que tout être nomade, en migration — intérieure, mentale ou géographique —, intègre la culture de l'autre en même temps qu'il transfère un peu de la sienne, comme on jette du lest pour permettre l'envol de la montgolfière. C'est ce que j'appelle les « liaisons dangereuses », perverses mais combien prometteuses, excitantes, étonnantes, dynamiques, nomades, au sens où celles-ci s'articulent sur le désir, les ajouts et les refus, les gains et les pertes.

Se référant aux deux langues officielles, Huston ajoute: « Elles ne veulent pas se réunir; elles ne veulent même pas forcément se serrer la main, se parler entre elles; elles tiennent à se critiquer, à ironiser, à faire des blagues l'une aux dépens de l'autre; en somme, elles revendiquent toute l'ambiguïté de leur situation » (*Désirs et réalités*, p. 230). Ce jeu de/entre langues qui n'en finissent plus de s'arroger le droit de parole à tour de rôle pour se fondre dans un bilinguisme à l'eau de rose, instaure ce bilinguisme comme « valeur

de culture», « idéal à atteindre », comme le souligne Paul Dubé dans « Je est un autre... et l'autre est moi ». Dubé y soutient pertinemment : « Nous qui croyions notre langue réhabilitée dans la nouvelle texture canadienne, nous la découvrons soudainement dissociée de la culture française, refoulée au deuxième rang à celui d'une langue utilitaire, outil de communication » (p. 86). Dans ce contexte (bilinguisme comme valeur et idéal, culture française, langue utilitaire), la langue accuse, refuse la neutralité que la distance entre deux continents semble autoriser dans le cas de Huston.

Pour moi, le plaisir de parler (à) l'autre n'empêche pas le politique de s'insérer dans la phrase. Où que je sois, quelle que soit la langue que je parle, je me souviens que je suis Québécoise. Par ailleurs, vivre hors Québec m'oblige à signifier en position de surmoi, comme si « je » devait devenir un autre. Néanmoins, la posture Québec-Alberta, davantage axée sur la nostalgie par rapport au premier élément, diffère considérablement, du moins en apparence, de l'articulation Alberta-France, le deuxième pôle étant ici privilégié. Or les deux positions pourraient se rejoindre dans le « Rien n'arrive jamais à personne en Alberta » (*Désirs et réalités*, p. 206), sauf que même l'absence et le vide constituent en soi des événements. C'est ainsi que j'ai appris à revendiquer les ciels de Winnipeg, les montagnes Rocheuses, la longue plainte des prairies, les *hoodoos* et les plateaux de Drumheller. Je ne me suis jamais totalement réconciliée toutefois avec le fait que ce n'est que le paysage qui attirait les Québécois dans l'Ouest, et ce, une seule fois. Tout Québécois qui émigre dans cette partie du pays, ou n'importe où au Canada en réalité, devra s'en contenter.

L'exil canadien, tout exil sans doute, se vit dans la solitude. Le masque consiste à faire semblant d'être plusieurs, leurre entretenu par le désir de n'être ni là ni ailleurs, mais bien quelque part où on ne devrait pas toujours épeler son nom et où le prénom ne subirait pas de déformation phonétique inévitable. Et puis, un jour, on finit par trouver ça drôle... Être (dans) l'inconnu(e), apprendre une langue, se promener avec une carte dans la poche, se dire que, chez soi, ils n'ont pas encore tout compris bien qu'ils le pensent, se rappeler l'exil intérieur, l'humidité qui glace les os, la contagion des accolades, et beaucoup plus, pour justifier l'ennui. Et simultanément, chaque soir, se souvenir de l'extraordinaire don de la parole de tout un peuple et se coucher dans le silence anglais. En fin de compte, tout exil, toute partance, contient sa part de joie et de désolément, ce que Gabrielle Roy a si magistralement développé dans *La Détresse et l'Enchantement*.

BIBLIOGRAPHIE

Braidotti, Rosi (1994), *Nomadic Subjects. Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, New York, Columbia University Press.

Chanady, Amaryll (1994), «L'ouverture à l'Autre. Immigration, interpénétration culturelle et mondialisation des perspectives», dans Jocelyn Létourneau avec la coll. de Roger Bernard (dir.), *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 167-188.

Dubé, Paul (1994), «Je est un autre... et l'autre est moi. Essai

sur l'identité franco-albertaine», dans *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, op. cit., p. 79-99.

Huston, Nancy (1993), *Cantique des plaines*, Montréal, Leméac, et Arles, Actes Sud.

_____ (1995), *Désirs et réalités*, Montréal, Leméac.

_____ (1999), *Nord perdu* suivi de *Douze France*, Montréal, Leméac.

Moser, Walter (1994), «L'anthropophage et le héros sans caractère: deux figures de la critique de l'identité», dans *La question identitaire au Canada francophone*.

Récits, parcours, enjeux, hors-lieux, op. cit., p. 241-264.

Potvin, Claudine (1997), «Inventer l'histoire: la plaine revisitée», *Francophonies d'Amérique*, n° 7, p. 9-18.

Rioux, Christian (1994), «Qui a peur de Nancy Huston?», Entrevue, *Le Devoir*, 17 janvier, p. B1.

Robin, Régine (1994), «Défaire les identités fétiches», dans *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, op. cit., p. 215-239.

NOTE

1. Version modifiée d'une communication présentée (sous le titre de «Les "liaisons dangereuses"

ou de la culture migrante») lors du colloque *Confluence* organisé par l'Université Athabasca et la

Faculté Saint-Jean, à Edmonton, en mai 2000.